

15.5.2017

VILLES EN GUERRE

L'urbanité moderne à l'épreuve du conflit (1800-1914) (colloque de Francfort)

Date : du 31 mai au 2 juin 2018

Lieu : Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main

Contact: Dr. Frank Estelmann (université de Francfort), PD. Dr. Henning Hufnagel (université de Zurich), Prof. Dr. Olaf Müller (université de Marburg), Dr. Aurore Peyroles (IFRA)

SECTION 1 : LA GUERRE DANS LA VILLE

1.1 Violence de la conquête : les villes coloniales

1.2 Témoignages : les villes des guerres d'indépendance européennes

1.3 Les villes dans la tourmente nationale : de la Révolution à la Commune

SECTION 2 : LA VILLE FACE A LA GUERRE

2.1 Retours à la ville : traumatismes, spectres, mémoire de la guerre

2.2 Quelles traces, quels monuments ?

2.3 Imaginaires urbains : villes en guerre et cataclysme dans la science-fiction, la littérature fantastique ou le roman historique

Villes en guerre:

L'urbanité moderne à l'épreuve du conflit (1800-1914) (colloque de Francfort)

Projet

Que devient l'urbanité face à la guerre ? La ville n'a jamais été tenue à l'écart des conflits : assiégée, pillée, incendiée, elle a souvent subi les attaques des belligérants au cours des siècles. La perspective de la guerre a d'ailleurs longtemps décidé de la physionomie même des villes, l'horizon défensif façonnant les projets urbains. Les conflits modernes brouillent cependant un peu plus la fragile frontière entre arrière et front, la ville devenant le théâtre ou la toile de fond des affrontements : la guerre peut alors toucher toutes les composantes de l'espace urbain. Or qu'arrive-t-il à la ville, en tant qu'*urbi*, espace de sociabilité urbaine, mais aussi en tant que *polis*, espace politique, quand la guerre surgit en son sein ? Quelle « invention du quotidien » urbain, pour reprendre l'expression de Michel de Certeau, autorise ou empêche-t-elle ?

En retour, la ville configure dans une certaine mesure les visages de la guerre, modifiant les modalités des affrontements (les plans militaires doivent s'adapter aux plans urbains, tenir compte d'une géographie souvent plus compliquée que celle des champs de bataille), mais aussi la perception et la définition de l'adversaire. Quand ce dernier n'est plus seulement une armée, mais une population civile et urbaine, les rapports noués avec lui sont d'une nature nécessairement complexe. Qu'elle soit le théâtre des combats de rue ou celui des parades des vainqueurs, la ville rend en effet inévitable la rencontre de *l'autre* qu'il s'est agi de vaincre. Sa conquête est à la fois preuve de la victoire, symbole de domination d'un peuple, et découverte d'une forme d'altérité, qui peut être fascinante.

Au prisme de leurs représentations littéraires et historiques, les villes en guerre constituent ainsi des décors singuliers, propices à l'exacerbation des sentiments, à l'exaltation des valeurs, à l'intensité des aventures. Souvent liée à des enjeux idéologiques, leur évocation n'est jamais anodine : que ce soit pour chanter les villes martyres, victimes de l'ennemi, ou, au contraire, pour justifier une entreprise de conquête, la ville en guerre joue un rôle stratégique dans les discours, contemporains ou rétrospectifs, qui la mentionnent. Dans quelle perspective, au double sens d'objectif et de point de vue, est-elle représentée ? Quelles sont les modalités narratives de son surgissement ? Quelle écriture de l'histoire se déploie dans son évocation ? Quel rapport entre fiction et non fiction, entre témoignage et romanesque s'y noue-t-il ?

Ce sont ces interrogations que souhaite lancer ce double colloque, qui se déroulera en deux temps : une première session consacrée au XIX^e siècle aura lieu à Francfort fin mai 2018 et sera prolongée par une session consacrée au XX^e qui se tiendra à Zurich en novembre 2018.

Intitulée « Villes en guerre : l'urbanité moderne à l'épreuve du conflit (1800-1914) », la première session s'articulera autour de deux axes principaux :

1. La ville plongée dans la guerre

Qu'advient-il quand la guerre s'imisce dans la ville ? Quelles épreuves impose-t-elle à l'urbanité et comment cette dernière y résiste-t-elle – ou non ?

Les villes des conquêtes coloniales constituent un observatoire privilégié du surgissement de la guerre dans un cadre urbain et de ses enjeux. Comment les futurs colonisateurs perçoivent-ils les capitales d'anciens empires, fleurons de civilisations radicalement autres mais d'une extraordinaire charge exotique ? La prise de ces villes (Napoléon au Caire, la conquête d'Alger en 1830) par les Européens constitue une étape essentielle de l'orientalisme qui influencera si durablement le XIX^e siècle. Mais elle ne les laisse pas indemnes : la conquête coloniale s'accompagne en effet d'une politique urbaine qui modifie les physionomies des villes, souvent partagées entre ville des occupants et ville des occupés – source de tensions et de nouveaux conflits.

Cependant, la guerre, au XIX^e siècle, ne concerne pas seulement des horizons lointains : ce siècle est aussi celui des campagnes napoléoniennes et des indépendances nationales européennes, et les villes ne sont pas tenues à l'écart de ces conflits. L'incendie de Moscou en est l'un des épisodes les plus marquants. Elles en constituent même souvent un enjeu majeur : le statut de Rome est l'une des questions récurrentes qui se posent au *Risorgimento*.

Plus proche encore, la guerre n'épargne pas les villes françaises, dont certaines sont aux premières loges des tourmentes nationales qui s'égrènent au cours du siècle. Certaines sont au contact direct du front et deviennent des champs de bataille : on se bat dans les rues de Sedan ; Strasbourg est bombardée en 1870. La capitale fait elle aussi l'expérience directe des conflits : son occupation par les cosaques de la garde impériale russe et les hussards prussiens en 1814 a ainsi laissé un souvenir inversement proportionnel à sa durée ; elle est bombardée en 1870. Le conflit s'impose alors au cœur même de la ville et touche directement ses habitants, qui doivent apprendre à vivre dans une cité en guerre. Si le nombre de tués n'a rien à voir avec celui du XX^e siècle¹, si le XIX^e siècle n'est pas encore celui des villes martyres, la transgression consistant à

¹ Stéphane Audoin-Rouzeau précise : « Au cours de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, 6000 à 7000 obus ont été tirés sur Paris à partir du 5 janvier 1871. [...] Ce bombardement, qui provoqua une forte émigration de la

frapper une population civile au même titre que l'armée n'en suscite pas moins un vif sentiment d'anomie et une détestation féroce de l'adversaire : c'est la nation qui est touchée. Assiégée pendant plusieurs mois lors de la guerre franco-prussienne, Paris fait par ailleurs l'expérience d'une guerre d'un autre genre, la guerre insurrectionnelle se prolongeant en guerre civile, et la Commune marquera durablement l'imaginaire parisien.

Au XIX^e siècle, précisément à une époque où la croissance urbaine est un élément essentiel de la transformation des sociétés, la ville, prise dans des conflits aussi réels que symboliques, n'est plus refuge : parfois objet des affrontements, elle s'en fait aussi le théâtre. Quels regards les écrivains, les stratèges et les historiens portent-ils sur ces villes qui font directement l'expérience de la guerre – coloniale, nationale ou civile ? Quels enjeux soulèvent leurs représentations dans un siècle qui est celui, entre autres, des affirmations nationales ?

2. La ville face à la guerre

Un deuxième axe s'intéressera aux traces laissées par la guerre dans l'espace mais aussi dans l'imaginaire urbains. Dans quelle mesure l'expérience du conflit modifie-t-elle les conceptions de l'urbanité, c'est-à-dire les projets architecturaux mais aussi les rapports sociaux, les physionomies urbaines mais aussi les mythes de la ville ?

On se souvient du colonel Chabert de Balzac, « mort à la bataille d'Eylau » revenant à Paris : spectre hantant une société et une ville qu'il ne connaît plus et qui ne le reconnaissent plus. Cet archétype du « grognard » fait l'expérience de l'étrangeté au sein de ce qu'il pensait lui être le plus familier, et lui-même apparaît comme un étranger aux Parisiens de 1817. Fantôme privé de son passé et même de son nom, il n'a plus sa place dans le Paris de la Restauration : il est « l'anonyme numéro 164, septième salle ». Donnant un visage au soldat de retour du front à la ville, cette figure fantomatique incarne plus largement le spectre que la guerre et sa mémoire font peser sur une société urbaine, quels que soient les efforts déployés par cette dernière pour l'oublier, la refouler. Les anciens combattants ne connaîtront pas tous le sort du protagoniste balzacien, mais ils forment un groupe social particulier (et une force politique) au sein de la France des XIX^e et XX^e siècles. Quelle ville ont-ils en tête lorsqu'ils sont au front et comment se glissent-ils à nouveau dans ses rues et ses rituels ? Comment s'opère le retour à la ville après l'expérience traumatisante du conflit ?

Surtout, comment la ville réagit-elle à ces spectres, et plus généralement comment inscrit-elle la mémoire de la guerre en son sein ? Les traces diffèrent selon leur visibilité. Les ruines sont

rive droite vers la rive gauche de la capitale, fit 380 à 480 victimes, dont un peu plus de 100 morts » (« Paris bombardé, 1914-1918 », in Pierre Chassaigne, Jean-Marc Largeaud, *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004).

un rappel grandeur nature, mais éphémère, du conflit ; les murs noircis du Palais des Tuileries ne furent ainsi rasés que onze ans après l'incendie de mai 1871, devenant un objet apprécié des touristes. L'agence de voyages Cook propose d'ailleurs un tour spécial « ruines de la Commune ». Les monuments relèvent d'une autre logique, celle d'inscrire durablement le souvenir de la guerre dans l'espace urbain ; le recul temporel par rapport à l'événement qu'il s'agit de commémorer ouvre l'espace d'une interprétation : la forme architecturale retenue, le choix de rendre hommage aux combattants ou aux morts, l'inscription du monument dans son environnement sont autant de manières de façonner le souvenir du conflit et de souder une communauté urbaine, mais aussi nationale, autour de lui. C'est au XIX^e siècle que se multiplient les monuments aux morts, pratiquement inexistant auparavant : signes d'une nouvelle perception de la guerre, dont il s'agit de rappeler le souvenir dans l'espace social quotidien.

Les traces sont parfois moins immédiatement visibles : si la mémoire collective de la guerre s'inscrit géographiquement et officiellement dans les villes, elle influe également sur la façon dont une époque (se) représente le fait urbain. « Bible de pierre » (Victor Hugo), la ville est souvent palimpseste où se sédimentent les temps passés, où prennent corps des époques révolues. Son paysage unifie les différentes strates d'une civilisation donnée en héritage, le fait urbain apparaissant comme la preuve matérielle et sensible d'une profondeur historique cheminant vers le progrès, grand mythe moderne du XIX^e siècle. Or le surgissement en son sein de la ruine et de la destruction met à mal cette assimilation de la ville au progrès : la temporalité urbaine peut aussi être celle de la catastrophe ; Paris, la capitale de la modernité par excellence, pourrait connaître le sort de Pompéi – ou celui du Moscou de 1812.

La naissance de la science-fiction semble s'inscrire pleinement dans cet imaginaire apocalyptique qui fait de la ville le lieu du conflit et de l'anéantissement² – ville en feu, prise dans les convulsions de la catastrophe, ou ville pétrifiée, vide, sans vie. Le grand classique du genre qu'est devenu *La Guerre des mondes* de H.G. Wells (1898) propose ainsi une vision de la guerre du futur où de nouvelles armes permettent d'anéantir des villes entières d'imposer par la terreur l'exode des populations. Se nourrissant de l'iconographie de la Commune qui fixe un certain imaginaire des décombres, le motif de la ville détruite est au cœur de plusieurs romans écrits à la fin du siècle : *Les Ruines de Paris en 4875* d'Alfred Franklin, *Les cinq cents millions de la Béguine* de Jules Verne et *Le Vingtième Siècle* d'Albert Robida transposent ainsi les désastres du passé dans le futur. Le fantasme de la grande ville détruite serait ainsi à l'origine

² Voir l'article de Daryl Lee, « Paris à l'image de Pompéi », dans Myriam Tsikounas (dir.), *Imaginaires urbains du Paris romantique à nos jours*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2011.

d'une certaine littérature, s'insinuant également dans les genres à la mode que sont les romans fantastiques et historiques. Quel urbanisme et quelle urbanité subsistent dans cet imaginaire angoissé de l'effondrement aux accents eschatologiques ?

D'ailleurs, un certain XIX^e siècle ne mène-t-il pas la guerre à la ville, symbole de décadence et de relâchement des mœurs ? Opposée à une sociabilité urbaine cosmopolite qui brouille les appartenances sociales et identitaires et qui efface les distinctions, la guerre peut apparaître comme une forme de nécessaire catharsis, de retour à une pureté fantasmée qu'avait abolie la grande ville par son existence même. Dans ce cas, la guerre contre l'urbanité est bien guerre contre la modernité. Dès lors, la guerre ne peut-elle pas nourrir, et non pas seulement détruire, les identités urbaines ?